

« Le manteau troué »

Violette Paquet - 2014

<http://www.cieldorage.com>

Rédigé à partir de la citation suivante :

« *De mes tristesses me reste un grand manteau qui laisse passer le froid* » [Jean-Jacques Goldman]

La bataille avait été un fiasco, une honte. Le chevalier s'en relevait difficilement. Son plastron avait été défoncé par un vilain coup de masse d'arme. Si son équipement l'avait empêché de se faire écraser, son souffle avait été coupé, ses forces diminuées. Il avait été facile de le surprendre.

Il avait reçu un choc sur l'arrière du crâne. Il avait probablement été laissé pour mort. C'était toujours une chance de se relever après les combats : entre les hommes et les chevaux, il était trop facile de se faire piétiner. Des pillards auraient pu passer parmi les cadavres et s'assurer qu'il ne se relèverait pas en l'égorgeant proprement.

Il se baissa pour tirer un poignard de sa botte. Il sentait un liquide poisseux lui couler sur la nuque. Il s'agissait probablement de sang. La neige de la plaine en était rougie. D'un mouvement vif du poignet, il coupa les lanières de son plastron et s'en défit, prenant une bouffée d'air qui l'étourdit. Il était vivant, titubant, saignant ; mais vivant. C'était une maigre satisfaction.

Cette bataille avait pour but de protéger ses terres, son peuple. Les soldats devaient empêcher les envahisseurs de passer cette plaine. Autour de lui, c'était un cauchemar tant la défaite était visible : les visages reconnaissables dans la boue, la neige et le sang, étaient ceux de ses hommes. Parfois, il remarquait le crâne défoncé d'un capitaine, reconnaissait l'équipement d'un jeune écuyer. Il n'avait pu sauver personne.

Cette réalité s'abattit sur ses épaules. Le chevalier baissa la tête, murmura une brève prière. Jamais il ne pourrait saluer la mort de chacun de ses hommes. Ils méritaient d'être enterrés, mais il n'avait pas la force de le faire. Le seigneur blessé, perdu, était bien lamentable ce jour-là. Il hésitait à s'asseoir parmi ses hommes et à attendre que le froid le dévore. S'il n'avait plus d'armée, plus de peuple, plus de château, pourquoi survivre ?

Il s'agenouilla et fouilla sous le corps d'un petit soldat d'une quinzaine d'années. Il avait reconnu le pourpre d'une étoffe. Il la tira. Il eut un sourire triste. Il tenait le manteau d'apparat que sa fille lui avait cousu. Il était troué par les lames, déchiré par endroits. Ses terres devaient lui ressembler, depuis cette défaite.

Il enfila le manteau. C'était mieux que rien, mais il le sentait comme un poids, comme l'assurance que tout était perdu. Il se releva, embrassant la plaine ensanglantée de son regard. Il ouvrit les bras, comme pour mieux accueillir le désastre. Tout était terminé. Plus personne ne viendrait à son aide. S'il s'en retournait à son château, ses ennemis l'attendraient certainement. Et que pouvait faire un homme seul, protégé d'un long manteau d'apparat troué, contre une armée ?

Il pleura pour ses hommes, pour sa famille, pour sa fille dont il avait été si fier : de ses

tristesses ne restait qu'un grand manteau qui laissait passer le froid. Puis, il se répéta qu'il était un seigneur brisé. Peut-être que cela l'aiderait à mieux accepter cette réalité douloureuse.

Il cracha du sang dans la neige, prit son épée qu'il peinait à tenir droite, puis marcha. Il s'habituerait certainement à la douleur et à la peine. Elles feraient des bonnes compagnes de route, pour un voyage sans finalité.